FRANÇOIS
RIVIÈRE

Le secret d'Irvin



Rivages

Irvin Rosa-Fierce fut le chroniqueur mondain le plus malicieux et le plus exubérant que la Cité du cinéma ait jamais connu, mais aussi un auteur fasciné par Edgar Allan Poe et Henry James. Hollywood n'avait aucun secret pour lui : des jeunes premiers aux divas déchues, des amours assassines aux histoires de fantômes, il nous dévoilait dans ses chroniques et ses nouvelles les coulisses de l'écran argenté. Mais qui était-il vraiment ?
C'est sur la piste de ce personnage insaisissable que nous entraîne François Rivière dans un roman en forme d'enquête policière qui ressuscite un Los Angeles aussi fulgurant qu'inquiétant…

François Rivière est romancier (*Un garçon disparaît*, Rivages, 2014), journaliste littéraire et scénariste de BD. Il est également l'auteur de nombreuses biographies, dont celles d'Agatha Christie, Patricia Highsmith et de G.K. Chesterton (*Le Divin Chesterton*, Rivages, 2015).

Du même auteur

ROMANS

Fabriques, « Fiction & Cie », Seuil, 1977.
Le Dernier Crime de Celia Gordon « Fiction & Cie », Seuil, 1979.
Profanations, « Fiction & Cie », Seuil, 1982.
Tabou, « Fiction & Cie », Seuil, 1985.
Julius exhumé, « Fiction & Cie », Seuil, 1990.
L'Usine à rêves, Robert Laffont, 2009.
Le Mariage de Kipling, Robert Laffont, 2011.
Un garçon disparaît, Rivages, 2014.
Agatha, es-tu là ? (avec Nicolas Perge), Le Masque, 2016.

BIOGRAPHIES

Agatha Christie, Duchesse de la mort, « Fiction & Cie », Seuil, 1981 ; Le Livre de Poche, 2008.
Souvenir d'Enid Blyton, Ramsay, 1982.
J.M. Barrie, le garçon qui ne voulait pas grandir, Calmann-Lévy, 1991.
Frédéric Dard ou la Vie privée de San-Antonio, Fleuve Noir, 1999 ; Pocket, 2010.
Patricia Highsmith, un long et merveilleux suicide, Calmann-Lévy, 2003.
Le Divin Chesterton, Rivages, 2015.
Épitaphe pour Alfred Hitchcock, Payot, 2018.

LIVRES ILLUSTRÉS

Grand-Guignol (avec Gabrielle Wittkop), Veyrier, 1979.
Les Couleurs du noir, Chêne, 1990.
Les Héros de notre enfance, Chêne, 2008.
Agatha Christie, la romance du crime, La Martinière, 2012.
Villa Mauresque (avec Floc'h), La Table Ronde, 2013.
Cocteau, l'enfant terrible (avec Laureline Mattiussi), Casterman, 2020.
Une amitié singulière (avec Floc'h), Dargaud, 1977-2020.

François Rivière

Le Secret d'Irvin

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : © John Springer/Corbis/Getty Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-7436-5048-3

In memoriam
Dominick Dunne
(1925-2009)

Il est une scène qui, lorsque je songe à lui, me revient toujours avec une particulière netteté – pour ne rien dire de l'émotion très vive qui l'accompagne. Je revois Irvin, dans la douce pénombre de son petit appartement de Venice, se saisissant d'un livre de format modeste, à la reliure rouge passée, dans l'une de ses bibliothèques. Il me le tend, son regard malicieux fixé sur moi et, tandis que j'ouvre le volume afin d'en connaître le nom de l'auteur et le titre, me dit d'un ton gourmet :

– Le nom de Frank Stockton ne vous évoque peut-être rien, mon cher, mais ce fut un des plus délicieux conteurs de la fin du XIXe siècle. On lui doit quelques histoires de fantômes pleines de malice, mais aussi…

Se redressant alors de toute sa petite taille, car il s'était accroupi devant la vitrine afin de s'emparer du volume, Irvin prend alors un air solennel pour m'affirmer que le chef-d'œuvre de ce Stockton, dont le patronyme ne me disait rien à cette époque, s'intitule *La Jeune Fille ou le Tigre*. Il n'est pas question, ajoute-t-il, de m'en dévoiler le contenu et, m'enjoignant de ne pas quitter son domicile avant d'avoir lu ce joyau

(« vous verrez, c'est une nouvelle, on la dévore en un rien de temps »), il invoque l'une de ses références habituelles.

– L'excellente Miss Wells parlait de lui comme d'un véritable génie !

Irvin évoquait souvent cette femme aujourd'hui tout aussi oubliée que Frank Stockton. Cette pionnière du roman policier américain avait publié en 1913 un essai, *Technique du récit de mystère*, dont mon ami possédait un exemplaire dûment autographié par son auteur lors d'une rencontre dans une librairie de Sacramento. Le goût des romans d'énigme était venu à Irvin après la lecture de cet essai que j'ai, quant à moi, toujours trouvé assez scolaire.

J'ai donc lu le fameux conte intitulé *La Jeune Fille ou le Tigre*. Comme d'innombrables lecteurs de cette œuvre parue à l'origine dans le numéro du *Century Magazine* de novembre 1882, j'ai eu du mal à m'arracher à la lecture d'une histoire à l'implacable logique mais débouchant sur un abîme.

Dans l'Orient des temps anciens, un garçon pauvre mais au physique avantageux tombe amoureux de la fille du roi. La princesse répond aussitôt à ce doux sentiment mais son père, un terrible despote, ne l'entend pas de cette oreille. Le garçon est fait prisonnier et bientôt condamné au jugement de l'arène royale. Sur celle-ci ouvrent deux portes. Derrière l'une d'elle piaffe un tigre affamé. Derrière l'autre se tient une séduisante créature du sexe faible à laquelle, si le sort en décide, le malheureux garçon sera uni de force. L'auteur nous a fait savoir que la fille du roi avait

connaissance de la disposition des lieux et qu'elle avait pris soin de suggérer à son soupirant d'ouvrir la porte de droite. Mais nous ignorerons à jamais la décision du garçon, incapable comme le lecteur, peut-être, de choisir entre les deux maux…

Irvin, je l'ai compris, voyait dans cette énigme la métaphore de notre brève existence terrestre et de son issue fatale. Il ne cessait depuis toujours de se poser la grande question de notre sort à tous, celle du saut dans l'inconnu qu'il assimilait à une énigme de fiction…

Mon grand ami n'est plus de ce monde et cela fait à présent des années qu'il connaît la réponse à la question… Je ne suis moi-même pas loin de faire mes adieux aux quelques connaissances qui me restent et à cette ville de Californie du Sud où j'ai longtemps côtoyé celui dont les faits et gestes, et même quelques écrits, vont fournir la matière des pages qui suivent…

Qu'on ne m'en veuille pas d'avoir eu à cœur de le faire revivre.

Vous ai-je dit dans quelles circonstances Irvin Rosa-Fierce et moi nous sommes connus ? La chose s'est produite de manière inattendue et dans un décor que, par la suite, nous ne nous sommes jamais lassés d'évoquer au fil de nos rencontres innombrables. Je vais donc commencer par la première de celles-ci, indissolublement liée à mon premier séjour à Los Angeles en octobre 1946.

Un brouillard tenace entourait comme du coton hydrophile l'imposante villa de la comédienne Louise Medora. J'avais à peine plus de dix-neuf ans et, eu égard à ma maigre fortune qu'une course en taxi aurait encore réduite, j'avais pris place à bord d'un des wagons jaune et rouge du tramway longeant Sunset afin de rallier l'adresse confiée par ma grand-tante Harriet. Celle-ci avait alors depuis peu pris sa retraite de costumière aux studios Universal et, lors d'un séjour chez sa sœur, ma bien-aimée *granny*, dans notre maison familiale de San Diego, elle avait évoqué devant moi ses années de pension quelque part dans le Vermont avec la célèbre actrice. Que n'en avait-elle parlé plus tôt, de cette femme qui, au glorieux temps

du muet, crevait l'écran argenté des salles obscures, ensorcelant de son regard et de ses gestes lascifs un public toujours prêt à céder aux sortilèges des dieux et des déesses du cinématographe. Surnommée la Tigresse, Louise Medora, je le dis pour simplifier, était la grande rivale de Gloria Swanson. Pour parler comme ce grand connaisseur d'Irvin, je dirais que Gloria était « une vedette à mille dollars la semaine », tandis que Louise n'en gagnait que sept cents. Mais toutes deux menaient grand train dans les *twenties* et les *thirties*, et si l'arrivée du parlant leur fit du tort, la légende accrochée à leurs basques de grands couturiers parisiens ne s'est jamais vraiment fanée… Louise, toutefois, n'a pas reçu du destin la récompense que fut pour Gloria le film lui assurant *ad vitam æternam*, si j'ose dire, l'admiration béate des cinéphiles. Je veux bien sûr parler de *Sunset Boulevard* où elle interprétait son propre rôle dans un décor qui me ramène au récit que je viens d'entamer…

Après le décès de son quatrième époux, le réalisateur de films de série B Earle W. Harvey, Louise Medora ne quitta pour ainsi dire plus jamais sa grande maison de Beverly Hills. Mais elle acceptait d'y recevoir ses admirateurs. Je n'étais aucunement du nombre de ceux-ci, ayant vu très peu ses films, qui étaient loin d'être des chefs-d'œuvre à mes yeux, mais le personnage auréolé de mystère que j'avais découvert dans les magazines spécialisés, moi le petit provincial plutôt naïf, m'intéressait. Louise Medora me paraissait proche d'autres femmes tout aussi intrigantes, celles dont je dévorais les romans à la

lueur d'une lampe à pétrole dans la chambre sous les toits de la maison de San Diego où j'ai grandi. Mary Roberts Rinehart et ses héroïnes, d'intrépides vieilles filles menant l'enquête dans une très chic Nouvelle-Angleterre où tous les domestiques étaient noirs. Mignon G. Eberhart et les jeunes infirmières de ses best-sellers, toujours amoureuses de fougueux inspecteurs de la police de Chicago… Je n'avais bien sûr jamais eu le privilège de voir sur scène celle qui, au théâtre Belasco de New York, puis en tournée dans toute l'Amérique, avait joué dans la pièce policière de John Willard *Le Chat et le Canari*… Mais j'en avais lu le texte dans un magazine auquel *granny* était abonnée… C'est vous dire que lorsque j'appris de la bouche de tante Harriet que celle-ci avait connu la jeune Louise Medora, mon sang ne fit qu'un tour. Je lui demandai sur-le-champ de tout faire pour m'obtenir un rendez-vous avec la comédienne et la chère femme, usant de ses relations dans l'industrie du cinéma, découvrit sans difficulté l'adresse de la comédienne. Elle lui fit alors parvenir un petit mot bien tourné, recevant en retour un télégramme lui indiquant le numéro de téléphone de la star. Ce fut alors à moi d'appeler BEV 54-38 en tremblant quelque peu et d'entendre une voix féminine au fort accent chicano me priant de dire qui j'étais et ce que je désirais. Ayant satisfait à la demande, la voix me fit patienter quelques instants. J'entendis alors, faiblement, une autre voix puis, après un bref conciliabule, je fus informé que j'étais attendu trois jours plus tard, à 18 heures, par Miss Medora. Ces quelques instants

sont restés vivants dans ma mémoire et souvent, dans mes rêves, je les ai revécus d'une manière différente. C'était Louise Medora qui décrochait et d'un timbre caverneux me conseillait d'aller au diable…

Ce fameux soir, je franchis donc le portail d'une villa évoquant irrésistiblement le décor d'une production d'épouvante de la firme Universal. Autour de moi, les bosquets d'eucalyptus et de lauriers-roses, noyés dans la brume, avaient plutôt l'air d'un trompe-l'œil, comme le portique néoclassique apparaissant sur la droite. Je gravis quelques marches que l'humidité rendait glissantes et tirai sur la sonnette. Des pas furtifs se firent entendre derrière l'énorme porte de bois sombre – je les entends encore – et celle-ci s'ouvrit sur une silhouette géante que je pris d'abord pour celle d'un majordome. Ce qui n'avait rien de surprenant puisque l'imposante créature qui s'effaça pour me faire entrer dans le vestibule portait moustache. J'appris bientôt qu'elle se nommait Dolorès et qu'elle veillait comme une chienne de garde sur sa maîtresse. D'une voix rauque, la camériste m'annonça que Miss Medora m'attendait et par un long et lugubre corridor me guida jusqu'à ce qui ressemblait à une serre, comme les victoriens en raffolaient, encombrée d'une jungle de plantes vertes, de tables basses, de bustes sur pied et d'un tas d'autres choses. On se serait cru dans un magasin d'antiquités. Aussi, de prime abord, eus-je du mal à distinguer les occupants des deux fauteuils qui se faisaient face derrière les feuillages d'un exubérant yucca.

La comédienne agita un fume-cigarette en nacre pour se signaler à mon attention et, en me hâtant vers elle, mon pied se prit dans quelque chose et je trébuchai.

– Je suis absolument désolé, fit une voix haut perchée et, en me tournant un bref instant, je vis que je venais de heurter le genou d'un homme dont je ne distinguai que la chevelure abondante et frisée.

Mais, avant tout, il me fallut saluer celle dont la fragile silhouette était recroquevillée dans une posture insolite qui lui faisait la taille d'une petite fille. Elle était vêtue d'une robe de velours grenat et coiffée d'un turban noir piqueté de brillants qui lui donnait l'apparence d'une magicienne de fête foraine.

– Bienvenue chez moi, jeune homme ! Rappelez-moi votre nom et… trouvez-vous un siège !

Sa voix était profonde et magnétique. J'obéis, rappelant à mon hôtesse que j'étais le petit-neveu d'une ancienne costumière des studios Universal et, en tâtonnant, trouvai un tabouret de piano sur lequel je posai un postérieur ému.

Mais déjà Louise Medora se désintéressait de moi – ce qui me mit plutôt à l'aise – et s'adressait à l'homme aux cheveux frisés.

– Où en étions-nous, mon cher ? Oui… le tournage du *Mystère du château maudit* avec ce charmant réalisateur russe… Il était si folklorique ! Figurez-vous que le premier jour il se fit apporter sur le plateau un cochon nouveau-né… Il disait que c'était son talisman. J'ai insisté pour qu'on ne fasse pas un sort à la pauvre bête… Les figurants étaient si affamés à l'époque !

Elle éclata d'un rire étudié, porta le fume-cigarette à ses lèvres et, tandis qu'elle aspirait goulûment la fumée, dirigea vers moi ses yeux cernés de khôl, paupières à demi baissées. J'attendais avec une secrète angoisse qu'elle s'adressât à moi, le supposé fan de son œuvre, mais rien ne vint. Elle reporta son attention sur l'inconnu et j'en fis autant. Celui dont j'ignorais encore le nom tenait sur ses genoux un calepin ouvert qu'il tapotait du crayon dont il se servait pour prendre des notes. Je fus aussitôt convaincu qu'il s'agissait du reporter d'un des nombreux magazines spécialisés dont j'étais un lecteur assidu, lorsqu'un regard pétillant de malice se fixa sur moi, me dévisageant avec une certaine curiosité. Puis, d'un ton que je jugeai prétentieux, l'homme m'adressa enfin la parole :

– Sachez que j'ai entrepris de consacrer un livre à Louise Medora… Ne me dites pas que vous nourrissez le même projet. Je me présente : Irvin Rosa-Fierce. Je collabore régulièrement au *Hollywood Citizen*…

Le gourmé personnage désirait à l'évidence que je lui explique la raison de ma présence. Soudain embarrassé, je trouvai seulement à préciser que j'étais un admirateur de la grande actrice et que je… je…

Le visage d'Irvin se fendit d'un sourire complice.

– Je vois, dit-il. Nous avons donc au moins un point commun, mon vieux.

La diva parut à cet instant manifester un brin d'impatience. Elle s'agita, les brillants de son turban accrochant la clarté rosâtre d'un lustre vénitien lancèrent des étincelles, et elle se leva, le fume-cigarette pointé comme une lance.